

# MÉMOIRE JUIVE DE PARIS

Bulletin d'information n° 5

Février 2001

## VOYAGE AU BOUT DE L'OUBLI

par Henry Bulawko

Il y a longtemps qu'on n'entendait plus parler de Céline. En 1992 quelques intellectuels (quel terme imprécis) s'attachent à faire classer sa maison de Meudon. La protestation a raison de ce projet. Voici qu'on le retrouve à l'ordre du jour. Des ouvrages lui sont consacrés. Trois ouvrages ont été cités dans la presse par des auteurs collaborant à un grand hebdomadaire dont les observateurs sont souvent plus pertinents.

Par ailleurs, un comédien connu donne depuis un certain temps, des séances poétiques, qui sont annoncées sur les colonnes Morris consacrées aux spectacles. Céline est en bonne place. On nous dira qu'il s'agit du Céline du *Voyage au bout de la nuit* (dont on aurait retrouvé le manuscrit), l'autre Céline, celui de *Bagatelle pour un massacre* a disparu.

Citons ici le jugement de l'écrivain allemand Ernst Jünger, qui fut en poste à Paris sous l'occupation :

« Il (Céline, bien entendu) dit combien il est surpris que nous, soldat, nous ne fusillons pas, ne pendons pas, nous n'exterminons pas les Juifs ». Ce texte a été repris dans *Le Canard enchaîné* du 22 août 1984. Cela paraît très lointain

En ce début de nouveau siècle, certains de ces laudateurs nous proposent *Voyage au bout de l'oubli*. ■

**MÉMOIRE JUIVE DE PARIS**  
17 rue Geoffroy l'Asnier - 75004  
PARIS  
Tél: 01 42 77 44 72  
Fax: 01 48 87 15 20  
e-mail:  
fwatt@club-internet.fr  
apeloigm@club-internet.fr

Tous les textes publiés le sont  
sous la responsabilité de leurs  
auteurs

## Images de la mémoire juive

Immigration et intégration  
en France depuis 1880  
Préface de Georges Charpak



*Ce livre, vous l'avez feuilleté, aimé, apprécié et il vous a ému. Vous vous êtes dit qu'il fallait que vous vous le procuriez. Puis vous avez oublié. La première édition a été épuisée. Vous avez attendu avec une certaine impatience sa réédition. Voilà qui est fait. Cette deuxième édition est déjà en voie d'épuisement. Alors, précipitez vous, il ne reste plus que quelques dizaines d'exemplaires! Son prix est toujours le même: 190 francs plus 30 francs pour le port.*

*Pensez-y !*

## QUAND LE MÉRITE EST RECONNU...

Le 5 juillet dernier dans la Salle des Fêtes de la mairie du IV<sup>e</sup> arrondissement de Paris, Frida Wattenberg, notre Secrétaire générale, fut nommée Chevalier dans l'Ordre National du Mérite. Peggy Frankston (\*) prononça une chaleureuse allocution dont voici quelques extraits

J'ai vu Frida Wattenberg pour la première fois à la télévision où elle présentait avec beaucoup d'enthousiasme, une exposition de la Mémoire Juive de Paris. Peu après j'ai eu l'honneur de l'interviewer dans le cadre de l'organisation *Les Survivants de la Shoah*. Ensuite, elle est devenue pour moi, non seulement une héroïne, mais aussi une grande amie.

Frida avait acquis l'expérience de la vie en communauté avec les Éclaireurs Israélites et l'Hashomer-Hatsaïr.

Ensuite, partant pour Poitiers pour continuer ses études, elle rencontra un jeune rabbin qui lui donna des cours d'instruction religieuse. Cet homme, en lui parlant de l'histoire de son peuple, lui a donné une fierté d'en faire partie, et la conscience de ce que cela implique.

Dès les premières heures de la guerre, consciente qu'il fallait agir, Frida, avec

\* Peggy Frankston est chargée de mission en France du Memorial-Museum of Holocaust de Washington.

d'autres élèves du lycée Victor Hugo à Paris a distribué des tracts contre le gouvernement de Vichy. Au fur et à mesure que les lois anti-juives entraient en vigueur, Frida s'est occupée d'enfants dont les parents travaillaient et qui n'avaient plus le droit de jouer à l'extérieur. Elle me parla de Madame Averbuch, qui s'était occupée d'elle, de son frère et d'autres enfants les longs après-midi quand sa mère travaillait. Et lorsque cette dame lui demanda de l'aider, Frida ne put refuser. Puis elle a commencé ses activités de résistance avec l'OSE et l'Armée Juive (AJ). À un certain moment, elle réussit à faire sortir sa mère du camp de Drancy. J'ai demandé à Frida pourquoi, quand elle et sa famille étaient en danger comme tous les autres Juifs, elle avait décidé de risquer sa vie jour après jour. Elle eut du mal à comprendre ma question, pour elle c'était normal d'agir de cette façon.

Après la guerre, elle continua son travail en s'occupant d'enfants orphelins qui venaient

## LE COURRIER

par Frida Wattenberg

En plus du courrier sympathique de nos adhérents, nous recevons régulièrement des lettres d'amis du monde entier, qui s'adressent à notre association pour diverses raisons, toutes en rapport avec notre travail. Parmi celles-ci, par exemple, le professeur G. Schnek de Bruxelles est intéressé par le travail des différentes équipes qui font les recherches pour aboutir à la pose des plaques dans les écoles, pour rappeler le souvenir des enfants juifs déportés de ces établissements. Il envisage de sensibiliser les instances concernées en Belgique pour faire ce travail de Mémoire. Nous l'en remercions et restons à sa disposition pour leur apporter notre expérience.

En provenance de New York, le professeur Serge Gravronsky du Collège Barnard de Columbia University, nous a interrogé pour aider l'une de ses élèves qui veut faire une recherche sur les femmes juives résistantes en France. Nous lui avons envoyé une bibliographie à laquelle nous avons ajouté notre bulletin et la plaquette du comité de la rue de Tlemcen, pour lui montrer les différentes facettes du travail de nos membres. Il nous contactera lors d'un prochain voyage à Paris et nous pourrions envisager comment amener son élève à interviewer nos amies anciennes résistantes.

Le professeur de Français Gunter W... d'Allemagne nous a interrogé sur les lieux de Mémoire de la Shoah, à Paris et dans la région parisienne, pour un prochain voyage de ses élèves. Nous lui avons envoyé une importante documentation dont il nous a remercié. Ci-dessous, nous vous donnons un extrait de sa lettre :

« Vous lisez peut-être dans vos journaux que, parmi les jeunes, surtout, mais pas uniquement, en Allemagne de l'est, il y a une nouvelle vague de xénophobie et d'antisémitisme. Je trouve cela abominable. Il ne faut jamais laisser tomber dans l'oubli ce qui a été fait au nom du peuple allemand (...) Dans les cours de Français, nous lisons par exemple Un sac de billes de Joseph Joffo, ou nous étudions les films de Louis Malle qui traitent de cette période sinistre (Lacombe Lucien et Au revoir les enfants). Pour les lycéens d'aujourd'hui tout cela, c'est du passé, mais il faut leur faire comprendre que pour ceux qui ont survécu au génocide dans les camps d'extermination et qui sont encore vivants, c'est un souvenir extrêmement douloureux ». De pareils courriers nous confortent dans notre action.

N'oubliez pas chers amis, que c'est votre association, que nous agissons en votre nom et nous espérons que vous continuerez à nous aider.

Merci encore. ■

## À NOTRE AMI BADINTER

Robert Badinter en s'exprimant le 11 janvier dernier sur la chaîne parlementaire *Public Sénat* a créé la surprise lorsqu'il a déclaré, à propos de Papon : « *c'est un vieillard, le maintenir en prison à cet âge-là n'a, à mes yeux, plus de portée. (...) on dit crime contre l'humanité, je dirai qu'il y a un moment où l'humanité doit prévaloir sur le crime* ». Ancien garde des sceaux, R. Badinter est homme à s'expliquer. Néanmoins, ses propos ont provoqué de fortes protestations, parmi lesquelles celles de Serge Klarsfeld qui s'est opposé avec la plus grande énergie à tout élargissement anticipé, et disant ceci : « *quel serait l'effet sur les membres des familles de victimes de Papon si, libéré par anticipation, il allait fêter son centième anniversaire?* » Parmi les protestations, nous publions ces deux lettres que nous avons reçues, véritables cris du cœur.

Oui, l'exemplarité est indispensable dans ce cas. Ou alors, à quel âge s'arrête-t-elle? Une personne très âgée coupable d'un crime, jugée et condamnée serait automatiquement libérée quelques mois après! La condamnation suffirait? Condamner et libérer, voilà une solution au surpeuplement des prisons. Combien d'années a-t-il fallu pour en arriver au procès Papon? Quel âge avait-il lorsque furent déposées les premières plaintes? Les procédures, les arguties de ses défenseurs, les complications et les lenteurs de la Justice doivent-elles être profitable aux complices de crime contre l'humanité? L'âge des déportés, des vieillards, des malades, des handicapés, quelquefois traînés ou transportés sur des brancards, entrait-il en ligne de compte? La douleur de leurs descendants est « libérée » par leur âge et le temps écoulé? Les victimes de la « solution finale » pourraient-elles seules décider de l'humanité à accorder aux crimes? Ils ne sont plus là. Leurs orphelins ont droit à la parole. Je suis ulcéré et révolté par cette campagne pour l'élargissement de l'ex-préfet de la Gironde. Papon paie pour lui et tous les autres, c'est exemplaire. Une libération anticipée pourrait pour certains ressembler à une amnistie d'actes plus que répréhensibles. Avec mon estime et mon incompréhension, je vous prie d'accepter mes respectueuses salutations peignées. ■

Michel PUTERFLAM, orphelin de 70 ans

Non Monsieur Badinter, Vous n'aviez pas le droit de venir vous pavaner à la télévision et dans les médias, de peur que l'on ne vous oublie, et ainsi faire le bonheur de M<sup>e</sup> Varault, sans consulter les déportés et les familles de déportés.

Vous parlez d'humanité à propos d'un vieillard, de peur qu'il ne meure en prison. Et lui, en a-t-il eu de l'humanité, pour les enfants, les femmes, les malades et les vieillards qu'il a envoyé à la mort, entassés par centaine dans les wagons à bestiaux, sans air, sans eau, et qui ont voyagé pendant plusieurs jours et plusieurs nuits? Combien sont-ils arrivés vivants ou fous de souffrance, dans les camps de la mort? Et les vivants que sont-ils devenus après? A-t-il eu un seul mot de regret pour tout ce qu'il a fait? Rien. Rappelez-vous, avec quel mépris il a repoussé les photos des enfants qu'il avait fait déporter. Vous parlez d'humanité, on n'en a eu que trop pour cet ignoble personnage, dans sa cellule personnelle avec la télévision et toutes les faveurs dont il bénéficie?

Non, Monsieur Badinter, l'humanité oui, mais pas pour lui!

Vous faites la joie de tous les anciens collabos qui n'ont pas payé pour leurs forfaits. Et je vous le dis sincèrement, je vous plains, ce n'était pas à vous de s'attendrir sur un tel individu. J'ai honte pour vous! ■

Laurent GOLDBERG

Fils de parents déportés et de toute sa famille, y compris une vieille grand-mère.

## Bon à savoir

● Un voyage pèlerinage en compagnie de nombreux déportés, aura lieu le dimanche 18 mars 2001. Participation aux frais : 1 790 francs. - Départ de Paris-Orly à 6 h 45 - Retour à Paris-Orly vers 22 h 30  
Renseignements et inscription: de 9 heures à 13 heures auprès de :

l'AMICALE D'AUSCHWITZ ET DES CAMPS DE HAUTE-SILÉSIE

73 avenue Parmentier 75011 Paris

Tél 01 47 00 90 95

Fax 01 47 00 90 33

(une attestation sera fournie, pour permettre le vote par procuration aux Élections municipales)

● Une exposition à ne pas manquer :

### mémoire des camps

photographies des camps de concentration et d'extermination nazis, 1933-1999

Hôtel de Sully

62 rue Saint-Antoine

75004 PARIS

(Métro : Bastille ou Saint-Paul)

Ouvert de 10 h à 18 h 30 (sauf le lundi)

Jusqu'au 25 mars 2001

Mise en page et conception graphique:  
Victor Zigelman et Marcel Apeloig

# JE PARLE 17 LANGUES... ET TOUTES EN YIDDISH !

par Madeleine Peltin-Meyer

C'est un jargon ! Non, c'est un dialecte ! Quoi qu'il en soit, si c'est une langue, elle est morte. Mort, le yiddish ? Alors qu'il suscite toujours tant de polémiques sur la façon de le prononcer ! Faut-il parler *warshewer* ou *litwiche* ?

Mort, le yiddish, alors que toutes les formes d'expression dans cette langue : festivals, chants, musiques klezmer, théâtre amateur et autres, font le plein de spectateurs enthousiastes. Jeunes et moins jeunes, juifs ou non.

Bien sûr le shtetl, berceau du yiddish, a disparu et avec lui, une grande partie de nos six millions de martyrs. Mais devons-nous pour autant, nous résigner à son oubli ?

Quelle merveille que cette langue. Tout à la

fois langage du cœur, de l'enfance et de la nostalgie *mamé louchen* et langue de culture avec, entre autres, Bashevis Singer, notre Prix Nobel, si passionnant à lire dans le texte.

Nous y voilà ! Pour accéder à cette caverne qui recèle les trésors de notre littérature, il faut un sésame, cet *alef-beiz*, petites lettres qui s'écrivent dans l'autre sens. Elles reviennent vers nous, pour nous faire découvrir un patrimoine inépuisable.

Si Sholem Aleichem, traduit, donc affadi, nous est familier, que dire de Itzik Manguer, dont les poèmes, chatoyants et légers comme des papillons, nous enchantent. Il nous invente *di goldènè pavè* (un paon tout doré et tout naïf) qui parcourt à tire d'aile les quatre points cardinaux à la recherche des jours enfuis. Ou bien, *Oifn veg shteit a boïm*, un petit garçon qui veut bercer le pauvre arbre esseulé, abandonné par tous ses oiseaux.

Une petite incursion chez les humoristes où Tunkeler campe un marchand de harengs qui grimpe dans un train et installe son panier au-dessus de la tête d'un voyageur. Celui-ci proteste et s'entend répondre : « *Et où voulez-vous que je le mette, dans ma poche de veste ? vous me prenez pour un aristocrate !* ». Il est évident que tous les aristocrates arborent un hareng en guise de pochette...



Le malheur est lui aussi, source d'inspiration. Dans les pires moments, jusque dans les camps, nos écrivains se sont exprimés dans des œuvres qui sont autant de témoignages. Grande a été notre émotion en découvrant un poème de Marc Chagall intitulé : *Aux artistes assassinés*, où il évoque les fils des peintres allemands traînant au supplice les descendants des peintres juifs. Bien sûr, la caverne abrite encore énormément de trésors, mais pour aujourd'hui, il faut prononcer tout doucement : « *Sésamé, ferme-toi* ». ■



## MÉMOIRE NÉCESSAIRE

par Hanna Kamieniecki

« *Le philosophe se reconnaît dans ce qu'il a inséparablement le goût de l'évidence et le sens de l'ambiguïté* » Maurice MERLEAU-PONTY

Paul Ricœur écrivait en 1985 dans *Temps et récits* qu'il considérait la Shoah comme « *un événement historique fondateur et les victimes d'Auschwitz comme étant par excellence les déléguées de toutes les victimes de l'histoire* ». Dans *La Mémoire, l'Histoire et l'Oubli* qui vient d'être publié à l'automne 2000, on peut lire : « *je suis troublé par l'inquiétant spectacle que donne le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs pour ne rien dire des commémorations* ». Plus loin, reconnaissant qu'il y a tout de même un devoir de mémoire et de transmission à accomplir, il poursuit : « *La position de la victime tend à refermer une communauté historique sur son malheur singulier, il y a danger que cette mémoire ne soit biaisée et que le devoir de mémoire volontiers convoqué dans le dessein de court-circuiter le travail critique de l'historien, enfermant telle mémoire de telle communauté sur son malheur singulier ne la déracine du sens de la justice et de l'équité, c'est pourquoi je propose de dire travail de mémoire et non devoir de mémoire* » car, « *il ne faudrait pas qu'une nouvelle intimidation venue de l'immensité de l'événement et de son cortège de plaintes ne vienne pa-*

*ralyser la réflexion de l'opération historiographique* ».

Nous ne sommes ni philosophes, ni historiens, ni juges, nous sommes seulement dépositaires d'un passé dont nous nous efforçons de garder le souvenir vivant. Aussi, la nouvelle formulation proposée par Paul Ricœur ne change en rien le sens du *travail* que nous effectuons pour répondre au *travail de mémoire* qui nous incombe.

L'expression *travail de mémoire* m'a renvoyé à l'article de Freud où il explique le processus normal qui fait suite à la mort d'un être cher et qu'il désigne par *travail de deuil*. C'est un travail psychique inconscient. Il permet à l'endeuillé de ne pas sombrer dans le désespoir et de reprendre goût à la vie. Le deuil est donc un état réactionnel plus ou moins transitoire.

La mémoire n'est pas un état réactionnel, mais une disposition des êtres vivants à garder les traces d'événements passés. Chez l'homme, ces traces peuvent être actualisées par les souvenirs. De plus, en assurant la continuité entre le passé et l'avenir, la mémoire permet la transmission du patrimoine historique et culturel d'un groupe social aux générations futures. Elle remplit donc une fonction vitale qui ne s'arrête de fonctionner qu'avec la mort.

La « *Mémoire Juive de Paris* » a été créée pour retrouver et perpétuer le souvenir d'une époque qui va de 1880 à 1948. Elle recouvre les années de guerre au cours desquelles beaucoup des nôtres ont disparu tragiquement. La clandestinité et la spoliation étant passés par là, certains d'entre nous ne possèdent même pas une photographie pour les représenter. Seul subsiste en nous le souvenir intériorisé avec le sentiment d'un devoir à accomplir. Devoir de mémoire vis-à-vis des disparus restés sans sépultures, devoir de mémoire vis-à-vis de notre descendance que nous nous devons d'inscrire dans l'histoire d'une lignée.

Travail de mémoire ? Non, mais bien devoir de fidélité à la mémoire des disparus dont on retrouve sur des photographies les cadres de vies qui furent les leurs, vies de travail, de loisirs, de famille. En même temps quelle source d'informations pour les historiens sur une communauté culturelle disparue.

Or, si j'ai bien compris le sens que Paul Ricœur donne à l'expression *travail de mémoire*, *travail d'oubli* conviendrait mieux. Ce qui, pour les rescapés de la Shoah, est moralement impossible à soutenir car cela reviendrait à assassiner une seconde fois les victimes de la Shoah. ■

# HISTOIRE ET MÉMOIRE...

par Marcel Apeloig

Camps Élysée, une après-midi banale comme tant d'autres. Deux ados se promènent, casque de walkman aux oreilles et téléphone portable à la main. Soudain, ils s'arrêtent devant la récente statue du général De Gaulle.

« *Tiens, qui c'est celui-là, il était pas là, la semaine dernière?* » s'exclame l'un d'eux.

« *C'est De Gaulle* » répond l'autre.

« *Ha ouais, qu'est-ce qu'il a fait ce mec là* »

« *Il a défendu la France, je crois?* »

« *C'est bizarre, moi je croyais que De Gaulle c'était le nom de l'aéroport de Roissy!* »

Histoire drôle, mot d'enfant?

Oui, certainement, mais pas seulement.

Quand parfois, nous pourrions douter de l'intérêt à poursuivre notre travail de mémoire, pensant quelquefois, que nous répétons ce que tout le monde connaît et sait, aujourd'hui, devant cette ignorance affichée par ces deux ados, (qui ne doivent pas être les seuls), nous savons que ce travail est loin d'être terminé.

« *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage!* » disait Boileau.

Continuer à expliquer, à témoigner, à exposer notre histoire passée, pour mieux armer que nous ne l'étions, nos enfants et petits enfants. Du moins on peut l'espérer.

Que les ados confondent Vercingétorix avec Astérix cela n'est pas bien grave. Mais, si après l'inquiétude des années 60, (*Hitler, connaît pas*) nous devons constater que la méconnaissance de l'histoire contemporaine peut aller aujourd'hui jusqu'à: « *Chirac, qui est-ce?* » nous pouvons être un tout petit peu inquiets.

Bien sûr, dans notre environnement immédiat, cela n'existe pas, nos enfants et nos petits-enfants sont informés. La déportation,

la tentative d'extermination des Juifs ils connaissent.

Probable, mais cela n'est pas si sûr.

Et puis il y a tous les autres, ces gosses des banlieues, (mais pas seulement des banlieues) eux-mêmes souvent confrontés à l'exclusion, au rejet, quand ce n'est pas à l'insulte et aux coups.

Trouver un emploi ou un logement quand on porte un nom qui ne sonne pas le *bon vieux terroir*, cela devrait nous rappeler quelque chose.

Ces gosses là, comment peuvent-ils recevoir notre message sur notre passé? Pas avec sérénité. Et, parce qu'ils ne savent pas, ils sont parfois prêt à commettre les mêmes erreurs que les bourreaux d'autrefois. Certains meneurs savent comment les embriquer et aussi les manipuler.

La question c'est bien: **comment faire pour qu'ils sachent, qu'ils nous écoutent et en tirent, si possible, un enseignement, pour eux-mêmes?** ■

## à lire...

● *Les Orphelins de la Shoah - les maisons de l'espoir* de Katy Hazan (Édition Les Belles Lettres). Livre très intéressant, complet, sur l'histoire des maisons qui accueillirent les enfants juifs orphelins de 1944 à 1960.

● Les livres étonnants de Rachel Hausfater-Douieb que sont: *Le chemin de fumée* (Le Seuil), *La danse interdite* (Éditions Thierry Magnier), *Viola violon* (Flammarion - Castor poche)

# COMMENT SE FAIRE UN NOM

par Charles Tsyboula

Lors d'une de nos réunions hebdomadaires, celle du mercredi 6 Décembre 2000, la conversation est venue sur l'origine des noms patronymiques. L'origine du mien est une vieille histoire.

Mon père qui, ayant fait la Guerre de 14-18 dans les rangs de l'armée russe (il était né à Vilna, un pur *litvak*), fût blessé par une balle de mitrailleuse alors que son Régiment battait en retraite devant l'armée allemande. Prisonnier et après de multiples aventures, il atterrit à Paris.

Devant régulariser sa situation, il se présenta à la Préfecture de Police et là, il eût à faire à un fonctionnaire et, fait exceptionnel, c'était un juif (depuis plusieurs générations en France) mais un vrai *yid polonais*.

Il demanda son nom à mon père et celui-ci,

tout à son bonheur de se trouver dans le pays où Dieu est heureux, pleurait et pleurait de joie, ne pouvant prononcer un mot, comme s'il avait bu du *Trayfne vayn* <sup>(1)</sup>, un vrai *Boulbenik* <sup>(2)</sup>!

Excédé, l'employé, un *Shtik Nar* <sup>(3)</sup> décida de l'appeler TSIBELE (c'est évident « TSIBELE » étant la traduction d'oignon et, sachant que l'oignon fait pleurer, c'était un nom bien porté) puis changea d'avis et francisa le nom en TSYBOULA, *Shayner Yid* <sup>(4)</sup>.

Cette histoire court dans la famille, mais je n'en garantis pas l'authenticité! ■

(1) *Trayfne vayn*: vin non casher

(2) *Boulbenik*: faiseur d'embrouille

(3) *Shtik nar*: crétin

(4) *Shayner yid*: juif honorable

# J'AI LU...J'AI RI... J'AI PLEURÉ...

par Ernest Buchwald

L'histoire vraie si bien racontée par Michèle Kahn\* *Le schnorrer de la rue des Rosiers* (Édition Bibliophane) n'a rien à voir avec le schnorrer de Scholem Aleichem. Le vrai héros de ce livre, Stan Martin raconte son vécu. L'avant, le pendant et l'après-guerre défilent dans un récit emprunt de véracité et nous volons littéralement d'un chapitre à l'autre pour savoir... ce que nous savons déjà ! Cette aventure douloureuse, nous la voudrions de fiction. Hélas !

Pourvu que le schnorrer, dont c'est la mission, puisse transmettre à son tour, longtemps, longtemps... ■

\* Romancière, auteur notamment de *Shangai-la-Juive*, de *La Pourpre* et de *Le Jasmin* et de plus d'une centaine de livres pour la jeunesse. Michèle Kahn est aussi journaliste au Magazine Littéraire et à l'Arche.

## et aussi, et encore

● L'histoire du sentier, raconté par Nadine Vasseur dans *Il était une fois le sentier* (Édition Liana Levi). Ouvrage nostalgique et bien documenté. À s'offrir.

● Rappelons aussi le magnifique travail d'historien de Bruno Haloua avec *Blouses blanches, étoiles jaunes* (Éditions Liana Levi). Jeune médecin, il rappelle dans cet ouvrage ce que vécurent les médecins juifs pendant l'occupation allemande et sous les contraintes des décrets anti-juifs.

● *L'adolescence volée*, (Éditions Calmann-Lévy), le livre très intéressant de Stanislas Tomkiewicz, psychiatre spécialiste des enfants autistes et sur la délinquance juvénile, dont le parcours va du ghetto de Varsovie en passant par Bergen-Belsen.

● *Peintres juifs à Paris* (Éditions Denoël) de Nadine Nieszawer, Marie Boyé et Paul Fogel. Superbe ouvrage répertoriant les peintres juifs de l'École de Paris (1905-1939)

● Enfin, l'ouvrage très touchant écrit par Jean-Michel Rosenfeld, *Je poursuis le chemin* (Éditions de l'Amandier).

Marcel APELOIG

## LA RECHERCHE DU TEMPS... PERDURE

par Victor Zigelman

« *Longtemps, je me suis couché de bonne heure* » et Bernard Pivot d'ajouter: « *quand on a écrit ça, le reste vient tout seul* ». Voire. La culture c'est comme la confiture, dit-on, moins on en a, plus on l'étale. Si c'est un bon début pour Proust, pourquoi m'en priverai-je ? Ça m'aide, car rédiger un billet quotidien trois fois par an, c'est l'angoisse.

Assailli chaque nuit par une foule d'idées et de réflexions que j'aimerais vous livrer, il me faut choisir un sujet dans cette masse. De plus, on m'impose de traiter de Mémoire, de Paris en y incorporant des Juifs immigrés. Avec tout ça, on exige que ce soit drôle et court. Je vais tenter de le faire sans filet et en cinq actes.

Rideau

### ACTE PREMIER

Mais qu'est ce que j'ai fait à Charlemagne et à Jules Ferry pour que l'on m'ait contraint à apprendre à lire, à écrire et à compter ?

Ca commençait dès l'aube.

Ma mère me réveillait:

« *Victor pêche toi, ti vas êtes en tard* ». Et ça ne ratait pas, j'étais toujours en retard. Élève médiocre, bavard, je me chopais des punitions, 50 lignes par-ci, 100 lignes par là ou encore conjuguer dans les seize temps « je ne bavarderai plus en classe ». Je rêvais de vivre, comme les rois fainéants, couché dans un char à bœufs. Par contre labourer et pâturer avec les deux mamelles de Sully ne me tentaient pas.

### ACTE II

En fait, j'aurais bien voulu comprendre, qu'on m'explique, mais mon précepteur particulier brillait par son absence. J'avais bien retenu que le féminin prenait un E, que le pluriel prenait un S. Or à la récréation on chantonnait une comptine: « Il était une fois (S?) dans la ville de Foix (X?) une marchande de foie (E?) qui se dit ma foi (?) ». Ma raison vacillait.

On nous vantait tant les beautés, la clarté, la logique cartésienne de la langue française alors que je ne faisais que me heurter aux exceptions. Aux questions, que je ne savais même pas formuler, on me clouait le bec par « *l'exception confirme la règle* »

Dans ma tête ne rentraient que les exceptions!

Si aujourd'hui je suis anxieux, c'est que j'ai de bonnes raisons de l'être. Et ça remonte

loin, à mes sept ans. Par exemple dans la fable, la fourmi (sans E) dit à la cigale « *Je vous paierai, avant l'oût, foi (E?) d'animal, intérêt et principal* ». À la maison, je demande à mon père (un colosse de 1m 59) qu'est ce que c'est que l'intérêt principal? Il était en train de se battre avec une manche montée par devant, raglan par derrière et kimono par dessous (pour l'aisance). Connaissant parfaitement le français basique (200 mots) expurgé d'inutilités, il me regarde comme un martien et s'attaque aux boutonnières pas-sepoilées. Il m'a bien déçu ce jour là « ce héros au regard si doux » me laissant dans le doute métaphysique. Aujourd'hui seulement, grâce à la Caisse d'Épargne je commence à comprendre...

On nous a enseigné que « ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement ». Soit, mais quand « le laboureur fit venir ses enfants, leur parla sans témoins. Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds (S?) qui manque le moins ». Je ne savais de quel fonds il était question, le fond du puits, de la mer, du désespoir, de la province, du cœur... Je demande à ma mère (une amazone de 1m 42) Le fonds qui manque le moins, c'est quoi? « Peut-être un fond d'artichaut » me dit elle.

Elle s'exprimait, elle aussi dans un excellent français basique, mais abrégé.

### ACTE III

Puis vint la guerre des sexes où s'affirmait la supériorité machiste. Mes parents qui ne distinguaient pas le genre féminin du masculin ne m'aidaient guère.

Au contraire, ils confondaient tout, la prééminence du masculin sur le féminin n'étant pas évidente. Pourquoi un fauteuil et une chaise. Un tabouret et une banquette. Pourquoi la France et le Chili, la Russie et le Monténégro, le Guatemala et la Chine. Et Israël alors, un tim-tam hermaphrodite?

Nanti de mon Certificat d'Études, je pus enfin (comme cet avorton mal bâti) dire fièrement et en français « *Je suis un self-made man* »

### ACTE IV

Vous connaissez cette blague juive (je vous la redis pour mon plaisir): un grand financier signe ses chèques d'une croix et tout le monde de s'étonner; sa réponse: « *j'étais*

▶ ▶ ▶ suite page 6

## UNE HISTOIRE D'EAU...

par Albert Trétiack

En 1942 à Toulon, faux papiers mais vrai scaphandrier. Ce *boulot* consistait à renflouer la flotte française *glorieusement* sabordée dans la rade. Tous ces bateaux de guerre coulés avaient un point commun: leur cambuse regorgeait de nourriture, et, en cette période de disette, pour nous plongeurs, avoir à portée de main toutes ces boîtes de conserves de toutes sortes (langue-de-bœuf, poulet et même de pain) c'était une aubaine. Aussi, la priorité de tous les scaphandriers c'était, une fois sur le chantier, d'enfiler au plus vite ce fameux costume de plomb et de descendre au fond pour faire son marché. Un ennui, c'est que dans le noir, on prenait ce qu'on trouvait. Ensuite autre difficulté: il était absolument interdit de sortir quoi que ce soit de l'arsenal. Et, quant à se *taper* une boîte de conserve au fond de l'eau avec le scaphandre et le casque, c'était mission impossible!

Un jour, j'ai, malgré tout cela, tenté ma chance, et quelle chance: une boîte de premier choix, du singe (corned-beef)! À l'air libre, je l'ai glissé dans mon slip et je me suis dirigé vers la sortie, tout en souplesse. Une centaine de mètres à parcourir; au début tout s'est bien passé, mais soudain, ma boîte de corned-beef s'est mise à vivre sa vie. Elle a commencé à se dandiner, un coup à gauche, un coup à droite, à croire qu'elle avait le roulis! Je me suis mis à écarter les jambes, et de plus en plus jusqu'à à marcher en canard. J'étais certain que tout le monde me regardait et que j'allais finir au *trou*. J'ai profité de la foule pour sortir sans dommage, de l'arsenal, et dehors j'ai senti la sueur qui me coulait dans le dos. Plus un poil de sec! Même au fond de la flotte, je n'avais jamais été aussi trempé comme ça.

Des années plus tard, j'étais allongé en compagnie de mon épouse, sur une superbe plage au sud de la ville d'Izmir, en Turquie; derrière nous, sur la route qui longeait la mer, de gros semi-remorques passaient en soulevant des nuages de poussière; ils *bouffaient* du kilomètre en direction de l'Iran, du Pakistan et de l'Inde. Soudain, nous avons entendu un crissement de freins. L'un de ces monstres a pilé juste derrière nous; le chauffeur a coupé le moteur, ouvert sa porte et sauté sur le bitume. D'un pas résolu, il

▶ ▶ ▶ suite page 6

## UN EFFET DE MODE...

par Marcel Apeloig

Un effet de mode actuel répand auprès des très jeunes enfants une certaine laideur dans l'aspect des visages de personnages. Par exemple, les *grimlins*, *furby* et autres *halloweens*. Ces horribles faces grimaçantes et déformées les amusent bien. En voyant cela je ne peux m'empêcher de penser à la répulsion que nous avons, enfants de 11/12 ans, dans la cour de l'école en voyant l'un de nos camarades, défiguré, qui avait, disait-on, tenté de déboucher une bouteille de phosphore abandonnée dans un champ par des soldats. Il n'avait plus de cheveux, plus d'oreilles, et son nez comme sa bouche n'étaient plus que trous informes. Ses yeux noirs brillaient dans deux cavités, sans cils ni sourcils. La peau de son visage était rouge et boursouflée. Malgré cela, comme tous les autres il jouait avec ses copains qui semblaient avoir bien accepté sa laideur. Ce visage marqué par les conséquences d'une guerre où les horreurs n'avaient pas manquées,

est resté gravé dans ma mémoire. Ceci peut expliquer ma distance vis-à-vis de cette mode. Mais aussi mon intérêt pour les *suites* de toutes les guerres, de tous les conflits, quel qu'en soit le nom; tous ces pays où les armées régulières ou pas, ont laissé derrière elles des déchets de toute sortes; parmi ceux-ci on trouve les fameuses mines anti-personnel, type même de l'arme des lâches. Ceux qu'elles tuent ou blessent ne connaissent jamais qui, leur aura fait subir une telle injustice.

Enfant, moi comme d'autres, avons joué dans les sites abandonnés par l'armée allemande; nous y avons trouvé des grenades, des cartouches de fusils et nous avons fait des feux de joie avec la poudre qui était dans ces cartouches. Avec mes camarades d'alors nous avons eu beaucoup de chance. Aucun accident. Ce ne fut pas le cas de notre petit estropié au visage détruit à jamais. ■

## la recherche du temps... perdue

► ► ► suite de la page 5

*schamès (bedeau) dans une synagogue en Pologne. Arrivé à Paris, je cherchais un emploi de schamès. Si vous ne savez pas écrire me dit-on vous ne pouvez pas être schamès à Paris. Alors, j'ai commencé à faire des business... Si j'avais su écrire, voyez-vous, aujourd'hui je serai schamès... »*

Ma grand mère signait, elle aussi, d'une petite croix jusqu'au jour où elle fit un petit rond, expliquant qu'elle avait changé de nom en se remarquant.

ACTE V

Je dois tout à mes bons maîtres, les humoristes français qui m'ont fait la courte échelle pour accéder au second degré. Je salive devant: rêve-je ou dors-je? Qu'ouïs-je, où cours-je, en quel état j'erre? Ces interroga-

tions de « pure angoisse juive » exprimées en français me mettent en joie. On gagne sur les deux tableaux. La philosophie par exemple, je l'ai apprise à huit ans, quand M. Fenouillard pense avec Montaigne que l'ignorance est un mol oreiller pour une tête bien faite.

Au quotidien, Bibi Fricotin et les Pieds Nickelés (les vrais, de Forton) m'ont tout appris. J'ai découvert en les observant que tous trois étaient Juifs.

La preuve: le nez de Croquignol, voilà un nez qui parle! Ribouldingue le barbu est incontestablement un Loubavitch, quant à Filochard le borgne, c'est évidemment un aïeul de Moshé Dayan.

Quand on vous dit qu' « ils » sont partout! ■

RIDEAU

Victor ZIGELMAN

## une histoire d'eau

► ► ► suite de la page 5

s'est dirigé droit sur nous. On le regardait venir avec une inquiétude sourde. Il s'est approché, et nous a dépassé. Il a fait encore une dizaine de pas et il est entré tout habillé dans la mer jusqu'aux épaules. Puis, tout aussi fermement, il a fait demi-tour, est sorti de l'eau, est repassé devant nous, sans dire un mot, sans un regard et a regagné sa cabine. Il s'est hissé sur le siège, a claqué la portière, mis son moteur en marche et s'est

relancé dans son désert étouffant.

Eh bien! sans le savoir, ce type en sueur et dégoulinant venait de faire resurgir, sur cette côte turque et quarante ans après, ma belle boîte de corned-beef, comme une madeleine de Proust, un peu humide, un peu salée mais tellement bonne... aussi bonne qu'un bon bain de mer quand on a vraiment eu chaud. ■

Albert TRÉTIACK

## PLAQUES DANS LES ÉCOLES

Les cérémonies de poses de plaques qui eurent lieu dans le XX<sup>e</sup>, le X<sup>e</sup> et dans le XI<sup>e</sup> rassemblèrent une foule nombreuse et très impliquée. À ce jour, une dizaine de comités se sont constitués dans dix arrondissements de Paris et dans plusieurs villes de la banlieue parisienne.

Nous recherchons des personnes qui pourraient consacrer un peu de leur temps pour ce travail de mémoire, en aidant ces comités, en collaboration avec les membres du corps enseignant, dans les VI<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. La mémoire de ces écoliers juifs déportés et arrachés à leurs études, mérite votre intérêt. Merci encore. Continuons ce travail, afin que dans toutes les écoles de Paris et d'ailleurs, là où des enfants juifs furent déportés, leur souvenir soit rappelé par la pose de plaques commémoratives. ■

Rachel JEDINAK

## CONTACTS :

Pour le VI<sup>e</sup> arrondissement :

Mme M. Novodorsqui 01 42 22 10 08

Pour les XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> arrondissements :

Mme L.Grynberg 01 43 74 94 45

Mme H.Simony 01 47 00 04 38

Pour le IV<sup>e</sup> (Comité Joseph Migneret) :

Mme R. Jedinak 01 42 72 96 09

## quand le mérite...

► ► ► suite de la page 1

des pays de l'Est, et également avec l'Alliah Beth. Puis, dans la continuité logique, ce fut le départ en Israël, nouvel État qu'elle défendit, les armes à la main, vivant la rude vie du désert. Ce qui est merveilleux c'est comment Frida reste, encore aujourd'hui, une militante combative et engagée. C'est une leçon pour nous tous!

Cet honneur qui lui échoit ce jour en la faisant Chevalier dans l'Ordre National du Mérite elle le doit à son passé certes, mais aussi à son « travail en cours ».

Les fonctions que j'assume auprès du Musée du Mémorial de l'Holocauste des Etats-Unis, je les dois en grande partie à Frida et je tiens à la remercier de tout cœur.

Je termine en disant que c'est un honneur, pour moi d'être ici, aujourd'hui, en compagnie de sa famille et de ses amis, et ainsi partager ce moment solennel et plein de bonheur pour Frida. ■

Peggy FRANKSTON